

Le Temps

I. Le Temps. 1930-07-23.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Chronique

MUSÉE BASQUE

Au coin de la rue Marengo, où l'on aperçoit, au delà de l'Adour, les flèches de la cathédrale, s'élève, à Bayonne, dans une maison ancienne, le Musée Basque. Que le lecteur me permette de lui conduire, ces collections, où la nouveauté d'un musée est conservée par tant de témoignages, très nombreuses dans les pays du Nord, sont très rares en France.

Celle-ci est d'une richesse et d'un ampleur qui rendent la promenade très divertissante. Elle sera plus encore quand le catalogue sera fait. Pour le moment, des étiquettes y suppléent. On entre au premier étage dans une grande salle où sont rassemblés les souvenirs du Biarritz de Napoléon III. Entre l'église Sainte-Eugénie, la nouvelle église, comme on disait, et le palais, s'étendait un désert de rochers. On les revêtait avec plaisir. Le palais n'était alors qu'un petit corps de logis en briques, avec deux ailes en retour. L'architecte, qui avait du bon sens, avait placé l'entrée face à l'est, du côté opposé à la mer et aux vents dominants. Je souhaiterais que les architectes qui élèvent leurs décors le long des Landes eussent autant de raison. Mais ce sont, par malheur, des artistes en papier, et pour faire plus joli, ils ouvrent tout à l'ouest, sur l'Atlantique. Les jours de gros temps, il n'y a pas un angle où s'abriter du vent du large.

J'allais tourner à droite, quand une voix de rogomme me cria : « Pas par là ! Vous irez plus tard. » Jobés et je tournai à gauche. La voix de rogomme avait raison, car je me trouvais dans une grande salle, pleine des souvenirs les plus curieux. Sur des tables, sous un verre, cent témoignages de l'époque castillane. Des insignes, avec lesquels les Espagnols payaient leurs notes quand ils passaient la frontière; des matrices à fabriquer les boutons d'uniforme; des portraits, des armes. Mais voici, dans des vitrines, des costumes du pays. Arrêtons-nous un moment; car ces costumes sont charmants.

Par quelle femme a été porté celui-ci ? Il fallait qu'elle fût mince comme une biche; et la robe, sur le mannequin, garde encore sa silhouette. Imaginez la petite tête fine sous le capulet de satin noir bordé d'un large galon brodé et soulaché, avec le bord paillé. Le corsage ajusté, en tulle noir, terminé par-dessous par deux points qui font basques. Le décolleté est encadré par un large ruban lamé bleu et argent, et rempli par une guimpe de dentelle blanche. Des poignets de dentelle blanche achevent les manches. La jupe est de serge noire, à plis. Il n'y a pas de goût plus pur que celui de cette harmonie, noire, blanche et bleu; la grâce du ruban noir, la délicatesse des dentelles ornent la sévérité élégante de l'étoffe. C'est une robe pour un personnage que Mauriac pourrait inventer.

En voici un autre, qui vient de la vallée de Navarre. Il est joli, mais tout différent. Pour ceux qui aiment le bleu, il est sans prix. Le capulet est rouge, mais entouré d'une large bande bleu outremer, qui est, elle-même, brodée de marguerites blanches, et découpée à dents, que borde un feston en broderie bleu et blanche. C'est une vraie coiffure de juin, dont le coquelicot, le bleuet et la marguerite ont donné le modèle. J'imagine là-dessous quelque belle fille des champs, brune et rose, avec l'allure droite qu'elles ont dans ce pays. La taille est prise dans un corsage raide, en satin noir, bordé d'un galon d'or et lancéolé de motifs blancs. La jupe est terminée d'une complication, elle se termine d'abord d'une sorte de tunique ou de tablier, rouge à large bordure bleue. Sous cette tunique, on voit une jupe à plis en serge bleue.

Il faudrait être bien barbare pour regarder sans plaisir ces parures dont nous ignorons l'histoire. Voici cent ans de cela, en 1832. Abel Hugo publiait trois volumes intitulés *la France pittoresque*. Ce sont des in-quarto sur deux colonnes en petit texte, où tous les départements sont décrits, avec leurs curiosités, leur parler, leurs usages, leurs coutumes. A un Français de 1930, même s'il connaît le pays, ces costumes sont aussi étrangers que ceux de peuplades océaniques. Je crois pourtant qu'on en retrouverait non nombre au fond des coffres. Ce ne recitent pas les maisons de province ? Je souhaiterais qu'on les rassemblât comme on a fait ici, et comme on fait dans d'autres pays. Qui sait si, quand on mènera, le dimanche, les petites filles visiter le musée de la petite ville, l'âme d'une aïeule qui survit dans ce jeune corps n'aura pas plaisir à revoir par eux innocents ces parures de sa jeunesse ?

Nous voici maintenant dans de petites salles, grandes chaises comme l'échoppe d'un artisan, et qui représentent, en effet, l'atelier d'un fabricant de makhlhas, l'autre celui d'un chocolatier, le troisième la maison d'un tisserand et le quatrième la cour d'un sadallier, avec les outils, une niche pour la Vierge et les consignes géantes pendues au mur. Ainsi les consignes, avec beaucoup de goût, et dans son mouvement, ont des petits métiers. Des notes pendues au mur, et dont chacune est un petit traité, les expliquent.

Tout à coup nous sommes dans la chambre d'une maison rustique, sans doute, mais con-

fortable. Artistes qui voulez illustrer *Ramuntcho*, venez ici. Et venez aussi, vous qui aimez les formes ingénieuses, le travail délicat et le goût épuré de la temps. Regardez, taillé dans le noyer de cette armoire, et décoré en virgules qui est si proprement basque. Voici sur lit la toile à parreaux bleues. Et voici un étonnant canapé de bois, qu'un décorateur moderne devrait bien copier, et non pas seulement pour la grâce et la franchise de ses formes. Le dossier fait un rectangle divisé en trois compartiments. Celui du milieu se rabat en avant, et fait ainsi une table, entre deux sièges.

Tout cela est charmant : l'horlogerie compliquée de la broche, la marmitte dans le treillage, le grill en fer forgé, avec des branches sinusoïdales enfermées dans un cercle. Un peu plus loin, une selle de velours avec les étriers pleins ou le pied se loge, presque des étriers arabes. Au delà des salles en construction. Nous descendons un escalier, et nous sommes au rez-de-chaussée d'une ferme. Voici les râteliers pleins de foin, les charrettes, le pressoir. Ces communs mènent à une petite cour sablée, dont les murs sont soutenus par des piliers, et où est toute verte de lierre. On a planté là quelques-unes de ces curieuses fontaines basques qui, au lieu d'une croix, portent sur une stèle un disque vertical de pierre, une sorte de soleil ouvert d'incisions et d'ornements. Au bout du cimetière s'ouvre une petite chapelle avec un beau retable doré et un vitrail de 1627, qui représente l'archange saint Michel. La chapelle dépassée, nous débouchons dans une salle d'auberge, pavée de dalles irrégulières. Au centre seulement nous retrouvons sur le sol ce disque rayonné, qui est le signe du pays, avec des coins dirigés vers le centre et enfoncés entre les rayons. Un four porte la date de 1787.

Si vous n'êtes point las, remontons au second étage. Il y a là des salles neuves, avec des cartes, des dessins, des instruments de musique, et la chambre à coucher de M. Bonnat, transportée de la rue Bassano. Le lit est magnifique, un lit à baldaquin, d'un style rococo-langlais et anglais, et aussi de l'ameublement du dix-septième siècle, d'un bois largement creusé et taillé en arêtes. Enfin, donnons encore un regard à deux salles bien amusantes, où sont assemblés les mannequins des mascarades. Chaque province a les siennes. Je ne décrirai que deux costumes, qui m'ont paru d'une fantaisie plus raffinée. L'un est celui du *teherro* qui marche, le jour du Jeudi-Gras, en tête de la mascarade, dans le pays de Navarre, en Espagne. Il est un peu comique d'un couple serré, et aussi de l'habit surprenant dans un pays qui n'a jamais connu de seigneurs. On dit qu'il a été importé de France au dix-huitième siècle. Quoi qu'il en soit, le *teherro* marche en tête du cortège, un balai à la main pour nettoyer le terrain. Il a une veste de drap rouge dont le devant est perlé et soulaché d'or, une culotte de velours noir, des bas blancs à jour, des gêtres de drap noir perlées et soulachées comme le veston, une borte rouge pareillement perlée. Il est magnifique.

L'autre costume se porte en basse Navarre, dans une de ces cavalcades qu'on appelle des *sanitabes*. Imaginez encore la veste de drap rouge et le devant en drap blanc paillé. Mais cet homme est engagé jusqu'à la ceinture dans un mannequin, dont je pense qu'il représente un cheval, quoiqu'il ait plutôt l'air d'un oiseau. Et ce cheval est habillé, comme un enfant de chœur, d'une aube de dentelle, ornée, pour plus d'effet, d'un nœud de ruban bleu sur le poitrail. Les pieds de l'homme se voient sous l'aube.

... Comme je prenais les notes dont cet article est fait, un gardien me cria assez grossièrement qu'il était interdit de dessiner dans le musée.

— Alors, à quoi sert-il ? L'utilité de ces collections, c'est de maintenir vivant l'esprit d'un pays. Ce qui a été l'esprit, le goût, la pratique de nos pères, y est assemblée pour que les nouveaux venus s'en inspirent. Qu'un artisan prenne dans une ferronnerie, dans un panneau de bahut, sur un marbre de cheminée, l'idée d'un motif, et qu'il la copie, que peut-on souhaiter de mieux ? Les thèmes de l'étoile ornée de virgules, de la fleur de lys variée de dix manières, de la croix gammée, de l'événement de la spirale, de la rouelle, du soleil à rayons en hélice, ont été multipliés avec une fantaisie indéfinissable par les tailleurs de pierre et de bois, du Labourd à la Soule. Que d'autres décorateurs viennent remplir de croquis leurs albums. Ce n'est pas seulement le thème qui durera, mais ce que je ne sais quoi de profond qui a déterminé ce thème, et qui est une part de l'âme d'un peuple. Quant à ceux qui s'intéressent aux sciences du passé, il est vraiment trop absurde de leur montrer les témoignages de son souvenir, et de leur offrir des moyens de se passer en leur intéressant les salles une sorte de luth à six cordes, qui s'appelle, je crois, *tuntuna*. Quelqu'un passe qui s'intéresse à l'histoire de la musique. Ne peut-il prendre un croquis ?

— Non, crie le gardien, mais vous pouvez prendre des notes. Hé ! quelles notes veut-il que je prenne, sinon un dessin ? Craint-on la gêne que causeraient les visiteurs un homme qui griffonne trois traits sur un album ? N'est-ce pas à nous, nous n'en sommes pas encore à l'encroûtement. Dans une trentaine de salles on peut, à l'heure et demie, j'ai rencontré deux personnes.

HENRY BIDOU.

NOUVELLES DU JOUR

Echange de télégrammes officiels

A l'occasion du séjour que vient de faire en France le prince des Asturies, le roi d'Espagne a adressé au président de la République le télégramme suivant :

Dès mon arrivée à Santander, je m'empresse, mon cher président, de vous transmettre l'expression de ma reconnaissance la plus sincère et celle de la reine pour toutes les attentions délicates que vous avez eues à l'égard du prince des Asturies, à l'occasion de sa première visite à Paris. Mon fils a été vraiment touché de l'accueil qu'il a trouvé en votre noble patrie, et je suis heureux d'apprendre qu'il a emporté de si bonnes impressions de cette visite. Recevez, mon cher président, mes salutations les plus affectueuses.

M. Gaston Doumergue a répondu en ces termes au roi d'Espagne :

Je remercie Votre Majesté de son aimable télégramme, qui me touche infiniment, et je suis heureux de lui exprimer le très grand plaisir que j'ai eu à accueillir Son Altesse Royale le prince des Asturies.

M. le président de la République a également reçu de Votre Majesté l'assurance que Son Altesse Royale a bien voulu trouver quelque agrément à son premier séjour en France.

Je saisis avec empressement cette occasion pour prier Votre Majesté de faire agréer à Sa Majesté la reine mes plus respectueux hommages.

Le président de la République a reçu également du prince des Asturies, à sa sortie de France, un aimable télégramme de remerciements, auquel il a aussitôt répondu.

M. Pierre Bordes à Paris

M. Pierre Bordes, gouverneur général de l'Algérie, a été reçu hier par M. Raoul Péret, garde des sceaux, par M. Marraud, ministre de l'Instruction publique, et par M. Champetier de Ribes, ministre des pensions, qu'il a entretenus de diverses affaires intéressant l'Algérie.

Les adieux des caïds algériens

M. Jean de Castellane, président du Conseil municipal, a reçu la lettre suivante de M. Pierre Bordes, gouverneur général de l'Algérie :

Monsieur le président, Au moment où les grands chefs indigènes, venus dans la capitale pour assister à la revue du 14 juillet, repartent en Algérie, je tiens à vous exprimer mes remerciements les plus vifs pour l'accueil particulièrement sympathique que la ville de Paris leur a réservé. Ils garderont, soyez-en certain, un souvenir inoubliable des acclamations enthousiastes dont ils ont été l'objet, et non seulement de la générale hospitalité que vous leur avez offerte, mais de la haute considération et de mes sentiments dévoués.

M. de Castellane

M. de Castellane, président du Conseil municipal, a répondu en ces termes :

Monsieur le gouverneur général, Je viens de recevoir la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, dans laquelle vous m'avez fait connaître que les grands chefs indigènes venus à Paris emporteront de leur séjour dans notre capitale un inoubliable souvenir. Nous avons été heureux, mes collègues du Conseil municipal et moi, de les accueillir et de les féliciter.

La population parisienne, si fine, si vibrante, a tenu à honorer en eux de loyaux amis de la France qui, aux heures tragiques, ont donné de siers témoignages de leur affection. Tel est le sens de nos manifestations, que par lesquelles ils ont été salués sur notre sol.

Je prie de vous transmettre mes sentiments dévoués et de mes sentiments tout dévoués.

Pour les ascendants des victimes de la guerre

Le Journal officiel promulgue aujourd'hui la loi, récemment votée, sur les ascendants des victimes de la guerre. Cette loi, qui est entrée en vigueur le 1er janvier 1929, est étendue aux ascendants des militaires morts pour la France.

L'office national des mutilés et réformés de la guerre sera chargé de leur en assurer l'application, dans les conditions qui seront fixées par un prochain décret.

L'Algérie à l'Exposition coloniale

Accompagné de M. Gérard, commissaire général de l'Algérie, et du colonel de Saint-Maurice, son chef de cabinet militaire, M. Pierre Bordes, gouverneur général de l'Algérie, a visité ce matin les travaux en cours pour l'édification du pavillon de l'Algérie à l'Exposition coloniale de Vincennes.

Reçu sur les chantiers par M. de Montalant, architecte du gouvernement général, et par M. Perret, entrepreneur chargé de la construction des bâtiments, M. Pierre Bordes a constaté avec satisfaction que les travaux sont très activement poussés et que les pavillons algériens seraient terminés avant le 15 septembre.

Le gouverneur général a fait savoir que lors de son prochain voyage à Paris, en septembre, il arrêterait avec l'actif commissaire général, M. Gérard, les dernières décisions qui permettront de donner à la manifestation algérienne tous l'ampleur désirable. M. Pierre Bordes, en plein accord avec les assemblées algériennes, désire, en effet, que l'Algérie fasse belle figure à l'Exposition de Vincennes, à laquelle elle participera quoique n'étant pas une colonie, pour bien démontrer de discernement et dont l'autorité est déjà consacrée. Il fait le plus grand honneur à son professeur, M. Philipp. Le cas de M. Jean Hubeau, qui vient à peine d'atteindre sa treizième année, est saisissant. Avec sa blouse claire et sans manches et sa courte culotte azurée, il avait l'air d'un enfant échappé des contes de fées. Simple, sobre, sans défense, aventure, il n'est certes pas sujet à faire illusion sur ses dons. Il nous a donné sans hésitation deux exécutions étrangement senties et d'une maîtrise remarquable. Il a reçu de la nature l'harmonie, la mélodie. J'ai senti, à l'entendre, l'une des plus profondes émotions de ma vie. Je vais essayer, un peu plus loin, de développer le portrait pathétique de cet enfant, qui possède d'instinct le rythme, la grâce, tout le secret de la construction musicale.

Seconds prix : MM. Chouillier, Simonot, Bourdette, M. Chouillier n'a pas paru comprendre le *Choral* de Bach. Il est vraisemblable qu'il n'a pas lu les paroles qui accompagnent le texte musical. Mais il joue avec brio et fermement. M. Simonot touche du piano avec une certaine délicatesse. Tout le mérite de M. Bourdette a été dans son déchiffrement.

Premiers accessits : MM. Guillon, Herbin, Rémy. M. Guillon est encore loin d'être un virtuose. M. Herbin, par contre, a un mécanisme soutenu. M. Rémy est un musicien déjà sûr.

M. Paulin Renault a eu un second accessit. Rien ne le désigne encore à l'attention. Regrettons que M. Emile Stern n'ait pas obtenu un premier prix. Il le méritait de tous points pour sa riche et subtile technique, pour la couleur de son interprétation tendre et touchante. Tout était présent dans son exécution avec un soin précis et heureux. Son jeu est mieux que voyant, scintillant. On ne peut que le féliciter de ménager ses effets avec tant de discrétion. Il m'a rappelé une adroite pianiste, Mlle Gaillard, qui, à la séance féminine, a, elle aussi, été défavorisée et dont la technique intelligente et variée valait mieux qu'un second accessit.

Les classes d'écriture musicale doivent être considérées infiniment plus que les autres. Je ne sais pourquoi elles exercent auprès du public moins de prestige. Malgré leur intérêt essentiel, on n'est pas même admis à connaître les noms des lauréats. Cherchons pourtant à les faire connaître. Le jury a accordé les premiers prix à M. François a traduit le *Choral* de Bach dans tout son mouvement. Il a joué le difficile *Etude symphonique* de M. Gabriel Pierné sans jamais manquer d'harmonie. C'est un musicien d'une rare délicatesse

L'Institut international de sociologie

L'Institut international de sociologie, qui a tenu son neuvième congrès à Paris en octobre 1927, doit, comme nous l'avons annoncé déjà, tenir son dixième congrès à Genève du 12 au 16 octobre 1930, immédiatement après la session de l'Assemblée de la Société des Nations.

Il sera présidé par M. Mariano Cornejo, ministre du Pérou en France, membre du conseil de la Société des Nations. Parmi les hautes personnalités qui ont accepté de faire partie du comité d'honneur on relève les noms de MM. Aristide Briand, ministre des affaires étrangères; Juan Campisteguy, président de la République d'Uruguay; Curtius, chancelier de l'empire allemand; Sir Eric Drummond, secrétaire général de la Société des Nations; Augusto B. Leguía, président de la République du Pérou; Washington Luis, président de la République du Brésil; Müller, ex-ministre allemand des affaires étrangères; Nicholas Murray Butler, directeur de la fondation Carnegie; P. Ortiz Rubio, président de la République du Mexique; Juan Bautista Prez, président de la République du Venezuela; M. de Bonis, premier ministre, et Henderson, ministre des affaires étrangères de l'empire britannique; le président de la Confédération helvétique; M. Albert Thomas, directeur du Bureau international du Travail.

La question inscrite à l'ordre du jour est celle des causes profondes des guerres et des conditions d'une paix durable. Les mémoires et les communications promis ou déjà assurés ne permettent pas de douter que la question ne soit examinée sous tous ses aspects, non seulement juridique, politique et économique, mais aussi démographique, ethnographique, historique, psychosociale et ethnique.

Le congrès est assuré du concours de la société de sociologie de Genève, et de celui des représentants des sociétés de sociologie de Paris, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie et de Roumanie. Le congrès de la société américaine de sociologie est espéré.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

L'Echo de Paris étudiant la situation actuelle de l'Angleterre, son passif (chômage et dette publique) et son actif (balance commerciale et revenus publics) se résume ainsi :

Un communiqué qui possède de tels postes à l'actif de son bilan n'est pas nécessairement voué à la décadence et à la décrépitude. Elle est frappée dans sa volonté, dans l'énergie de ses réactions, beaucoup plus que dans ses ressources matérielles. Une véritable abnégation de soi-même, non seulement de l'individu, mais de la nation, est le seul remède à la situation qui nous est faite.

Le journal ajoute que « l'insécurité des particuliers et le profond mépris qui leur est fait par le gouvernement a pu pousser, dans l'unité de l'opinion, le projet européen de M. Briand qui tendrait à élargir la distance entre les Dominions et la mère patrie. Mais peu d'hommes de bien ont pu se laisser aller à de telles idées. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle. »

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Le journal ajoute que « l'insécurité des particuliers et le profond mépris qui leur est fait par le gouvernement a pu pousser, dans l'unité de l'opinion, le projet européen de M. Briand qui tendrait à élargir la distance entre les Dominions et la mère patrie. Mais peu d'hommes de bien ont pu se laisser aller à de telles idées. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle. »

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Un tel état d'esprit explique comment un Mac Donald peut compromettre jusqu'à l'existence de l'empire sans que les pays s'en rendent compte. Les socialistes n'ont pas appliqué leur socialisme. Les conservateurs s'effraient de leur propre programme de coopération économique plus étroite entre les membres de l'empire. Et les libéraux s'enfoncent persécutés dans les idées libérales du dix-neuvième siècle.

Supposons qu'un gouvernement cartelliste français les y autorise, pour l'amour de la paix, le gouvernement de Berlin nous demanderait que la paix ne risquerait que lorsque nous aurons aboli les clauses militaires du traité de Versailles, et que nous aurons laissé réformer la Rhénanie aujourd'hui démilitarisée et démantelee.

On devine aisément les autres concessions que demanderait ensuite l'Allemagne. La réponse qu'il a faite le Reich au projet Briand est significative :

« Proposer une fédération européenne à ces gens-là, c'est leur offrir la corde au cou. Accorder leur tout ce qu'ils nous demandent, c'est leur offrir la corde au cou. Les clauses du traité de Versailles qui les gênent, et ils déclarent examiner sérieusement vos propositions. Jusqu'à ce qu'on ne compte pas sur eux ! C'est cela, et non autre chose, qu'ils viennent de répondre à Briand. Alors, que les Daladier et les Herriot nous laissent tranquilles, dans tous leurs prêches, avec la fédération européenne ! »

Nous en sommes tous en France pour cette fédération, pour les Etats-Unis d'Europe sur la base des traités existants.

Ce n'est pas nous qu'il faut convertir. C'est Hindenburg et ses « Casques d'acier ! »

Commentant les points essentiels des discours de M. Herriot à Laval, la *Volonté* soutient que « la concentration de l'est pas un système et peut n'être qu'une doctrine, mais une nécessité de fait que nous ne nous laissons pas opposer aux esprits systématiques ». Et elle continue ainsi :

« La préoccupation essentielle de l'opposition radicale — aussi longtemps que les radicaux persisteront à vivre dans les joies du futur, par dédain des possibilités de la vie présente — est de ne pas se laisser entraîner par un peut-être qui ne peut être que l'organisation non pas seulement pour les élections de 1932, mais pour la prochaine Chambre. Ils croient que le suffrage universel les y enverra en nombre et en force. Mais plus optimistes reconnaissent qu'il leur faut trouver des alliés et compléter avec leurs adversaires. Leurs chefs en sont capables, cela va sans dire. Pourtant... c'est ici l'occasion pour M. Herriot de se rappeler son habituel esprit de plaine. »

Depuis un an, nous avons vu un ministre présidé par un homme qui n'est pas radical, amorcer les larges travaux de la Fédération européenne et permettre le vote de la gratuité de la classe de sixième avec des considérations de principe tirées presque tout pour mot de la déclaration ministérielle de M. Chautemps. Et maintenant M. Chautemps a été renversé à la première rencontre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le Parlement est acquis en majorité, comme le pays, à la politique de laïcité